Cahiers Africains de Rhétorique

ISSN 2790-6108 | E-ISSN 2790-6116

AVIS DE LICENCE / LICENCE NOTICE

Version accompagnée de cet avis : 3 octobre 2026

CC BY-NC-ND 4.0

Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification

Avec l'autorisation déclarée par la revue au nom des titulaires des droits, cette version est proposée sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International.

Vous pouvez partager le document, sans usage commercial, en citant les auteurs et la revue, en indiquant la source et en fournissant un lien vers la licence. Cette licence ne permet pas de diffuser une version modifiée du document.

Les autorisations valablement accordées lors des diffusions antérieures, notamment sous CC BY-NC 4.0, restent applicables et ne sont pas retirées par cet avis. Les mentions antérieures figurant dans les pages originales ci-après sont conservées à titre historique.

Les auteurs conservent leurs droits. Le contenu scientifique et la pagination des pages originales sont intégralement préservés.

ENGLISH

With the journal's stated authorization from the rights holders, this version is offered under CC BY-NC-ND 4.0. You may share it for noncommercial purposes, crediting the authors and journal and linking to the licence. Distribution of modified versions is not permitted under this licence.

Permissions already validly granted for earlier distributions, including under CC BY-NC 4.0, remain in force. This notice does not revoke them. Earlier licence statements in the following original pages are retained as historical information. The original scientific content and printed pagination are preserved.

Texte de la licence / Licence terms

https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/

La Part de l'histoire dans la poésie de Tchicaya U Tam'Si : une écriture de la mémoire
History in the poetry of Tchicaya U Tam'Si: a writing of memory

[1] Dieudonné Moukouamou Mouendo
[1]Université Marien N'Gouabi (Congo),
ISSN **: 2790 -6108,** EISSN **: 2790-6116**
https://doi.org/10.55595/DMM2022

Date de réception : 25/10/2022 **Date d'acceptation :** 21/12/2022 **Date de publication :** 30/12/2022

Résumé : La présente étude porte sur les traces de l'histoire liées à la traite négrière, à l'esclavage et à la colonisation de l'Afrique noire dans la poésie de Tchicaya U Tam'Si. Elle consiste à analyser et à interpréter ces traces pour en saisir la signification. L'analyse et l'interprétation se feront en s'appuyant sur l'herméneutique et sur l'approche thématique. L'objectif est de montrer que la poésie de Tchicaya est, en bonne partie, liée à l'histoire. Elle est, de fait, un réceptacle de la mémoire collective. Deux axes constituent la charpente de cette étude. Le premier axe traite de l'histoire des peuples noirs et de la mémoire collective. Le second analyse les conséquences des drames du passé sur l'homme noir.
Mots clés : Poésie, histoire, herméneutique, mémoire collective, drames du passé.

Abstract: This study focuses on the traces of history linked to the slave trade. It consists of analyzing and interpreting thesetraces to grasp their meaning. Analysis and interpretation will be based on hermeneutics and the thématic approach. The objective is to show that the poetry of Tchicaya is, in large part, linked to history. It is, in fact, a receptacle of collective memory. Two axes constitute the framework of this study. The first axis deals with the history of black poeples and collective memory. The second analyzes the consequences of the drames of the past on the bleck man.
Key words: Poetry, history, hermeneutics, collective memory, drama of the past

Auteur correspondant(e) : Dieudonné Moukouamou Mouendo

Introduction

L'œuvre poétique de Tchicaya U Tam'si est, comme toutes les productions littéraires africaines des années 1930-1960, inséparable de l'histoire. Pour paraphraser Jean-Louis Cabanes et Guy Larroux (2005, p. 5), nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'une œuvre relatant « […] une histoire qui lui est propre, mais dont on ne peut parler sans se référer aux grands moments de l'Histoire générale ». En fait, dans son premier recueil de poèmes intitulé *Le mauvais sang* (1953), Tchicaya U Tam'Si semble tourner le dos « à une blessure collective nègre »[2], pour se lancer dans une sorte de poésie intimiste. Le poète y fait plus de place à sa propre personne, en mettant en avant les tourments d'un mal-aimé, qui se présente comme « un être éclaté […] qui cherche l'unité en soi. » (N. Chiappano, 1998, p. 14), mais aussi comme un homme animé par « le désir d'humaniser les contacts avec les divers milieux dans lesquels il vit » (M. A. Mpala-Lutebele, 2008, p. 7). Cependant, une lecture attentive de l'ensemble de son œuvre permet de découvrir un poète dont les écrits n'en demeurent pas moins attachés à l'histoire de l'homme noir. D'où l'intérêt d'y consacrer cette étude.

En effet, les faits liés à l'histoire de la traite négrière, à l'esclavage et à la colonisation, ainsi que leurs conséquences sur les Noirs occupent une place de choix dans la production poétique de Tchicaya U Tam'Si. La construction du discours et des images poétiques dans les écrits de cet écrivain réputé frondeur se nourrit subtilement de ces faits dont l'omniprésence donne à ses textes la dimension d'un réceptacle de la mémoire collective. Mais, la mémoire, il faut le reconnaitre, est « loin d'être un réservoir de souvenirs intacts dans lesquels nous irons puiser de temps en temps comme dans une malle déposée dans un grenier » (J. Y. Tadié, M. Tadié, 1999, p. 15). C'est pourquoi, nous nous garderons de lire les vers de Tchicaya comme un livre d'histoire, en insistant sur la poétisation des faits.

De nombreuses études ont déjà été menées sur l'œuvre de Tchicaya U Tam'Si en général et sur sa poésie en particulier. La plupart de celles traitant de sa poésie témoignent « d'un homme de rêve et de passion » (T. Monenembo, 2008, p. 31), d'un poète insoumis, qui « crie, râle, rit et dévoile ses obsessions de mal perçu, de révolté bantou » (J.-B Tati Loutard et Ph. Makita, 2003, p. 16), mais « qui s'est dévoué pour redonner de l'humanité à l'humain » (M.-R Abomo-Maurin, 2010, p. 7). Roger Chemain et Arlette Chemain-Degrange, dans *Panorama critique de la littérature congolaise contemporaine* montrent la richesse des thématiques abordées par le poète en insistant sur le fait que Tchicaya U Tam'SI soit « par l'ampleur et l'importance de son œuvre, au tout premier rang de la poésie congolaise, voire africaine » (R. Chemain et A. Chemain-Degrange, 1979, p. 203). Roger Godard, quant à lui, relève le fait que dans l'œuvre poétique de Tchicaya, « à des images archétypales telles que la lune, l'arbre, la mer…

[2] Nous devons cette expression à Boniface Mongo-Mboussa (p. 11), qui l'emploie dans la préface à Tchicaya U Tam'si, du volume *J'étais nu pour le premier baiser de ma mère*. Voir les références dans les indications bibliographiques.

s'ajoutent des éléments thématiques relevant plus particulièrement de préoccupations religieuses – ou plutôt sociales » (R. Godard, 1985, p. 67). Cependant, dans ces études qui témoignent unanimement de la richesse thématique des œuvres de Tchicaya U Tam'Si, les auteurs n'abordent pas la question liée à la traite, à l'esclavage et à la colonisation, ainsi qu'à celle liée à leurs conséquences sur l'homme noir.

Le corpus de cette étude est constitué de tous les recueils de poèmes publiés par Tchicaya U Tam'Si. Ceux-ci sont réunis dans un volume intitulé *J'étais nu pour le premier baiser de ma mère*[3]. Celui-ci est cité[4] chaque fois qu'il est question d'illustrer nos propos par des vers de Tchicaya. Sa problématique se construit autour des questions suivantes : comment se manifestent les traces de l'histoire de la traite négrière, de l'esclavage et de la colonisation dans les écrits du Chicaya U Tam'Si ? A qui le poète impute-t-il la responsabilité de ce passé dramatique ? Quelles sont, selon le poète, les conséquences de ce pan du passé sur les peuples noirs ? De ces questions découlent trois hypothèses. D'abord, les faits historiques se manifestent sous forme de bribes de souvenir. Ensuite, l'Eglise en est un complice actif. Enfin, les conséquences sur les Noirs en sont le racisme, les injustices et inégalités sociales ainsi que la perte de repères des peuples noirs.

La méthode choisie pour débusquer le sens caché des vers de Tchicaya U Tam'Si est interdisciplinaire. Elle s'appuie sur l'herméneutique et l'approche thématique. L'herméneutique aide à l'interprétation des textes, tandis que l'approche thématique permet de faire une analyse fragmentaire des extraits de textes renvoyant aux faits historiques en vue d'en dégager les thèmes majeurs. En effet, « l'herméneutique engage un travail d'interprétation ; elle suppose que les signes et les discours ne sont pas transparents, et que derrière un sens patent reste à découvrir un sens latent, plus profond ou plus élevé, c'est-à-dire, dans notre culture, de plus grande valeur » (P. Aron et al, 2002, p. 260). Il est donc question de saisir le sens caché d'images et de constructions métaphoriques dans lesquelles l'histoire des peuples noirs est poétisée, et qui se caractérisent par « ce qu'on peut appeler double-sens ou multiple-sens, dont le rôle est chaque fois, quoique de manière différente, de montrer en cachant » (P. Ricœur, 1969, p. 16). Ainsi, la saisie du sens passe par le déchiffrage du sens caché dans le sens apparent.

Quant à l'approche thématique, elle permet de découvrir dans les œuvres littéraires : «la place prépondérante prise par certains thèmes, la présence contraignante de certaines structures, signifiant les uns et les autres la présence d'une manière d'être et un projet particulier qu'il s'agit de faire revivre. » (R. Fayolle, 1964, p. 186). Elle a donc consisté à repérer « des répétitions de structures, des suites de métaphores, des associations de mots qui sont autant des "fils d'Ariane" permettant d'explorer le labyrinthe de l'univers imaginaire [...] » (J.-C. Blanchère, A. Sow Fall, 1977, p. 160) de Maxime N'Débéka. L'objetif étant

[3] Cette édition présentée et préparée par Boniface Mongo-Mboussa est parue en 2013, aux éditions Gallimard.

[4] Chaque citation de plus d'un vers est mise en exergue, comme une citation de plus de trois lignes. Elle est en interligne simple. L'objectif est de rester fidèle à la structure du texte original.

de découvrir la vie ou la mort transfigurée, annoncée par le texte, à travers les figures animalières, notamment les oiseaux. C'est dire que nos analyses visent à saisir, à travers la figure de l'oiseau, les glissements sémantiques qui connotent l'existence humaine. Notre réflexion est structurée en deux axes, à savoir l'évocation de la mémoire collective et les conséquences des drames du passé sur l'homme noir.

1. Traite négrière, esclavage et colonisation : une évocation de la mémoire collective

Dans la poésie de Tchicaya U Tam'Si, les traces de l'histoire, en particulier celles rappelant la traite, l'esclavage et la colonisation, apparaissent de façon implicite, sous quelques évocations subtiles. Dans *Epitomé,* par exemple, notamment dans le poème intitulé « Au sommaire d'une passion », le poète écrit :

> […]Vos yeux prophétisent une douleur…
> Comme trois terrils, trois collines de cendre !
> Mais dites-moi de qui sont ces cendres ?
> La mer obéissait déjà aux seuls négriers
> des nègres s'y laissaient prendre
> malgré les sortilèges de leurs sourires
> on sonnait le tocsin
> à coup de pieds au ventre
> […] (U T. Tchicaya, 2013, p. 184)

Grâce au substantif « passion » qui le compose, le titre du poème d'où est tiré l'extrait ci-dessus est révélateur d'un sens bien plus profond que l'on ne peut saisir à première vue. En fait, pris dans son sens religieux, chrétien, l'énoncé « passion » symbolise la souffrance, le supplice subi par le Christ. C'est dire que le titre du poème « Au sommaire d'une passion » peut se lire comme l'évocation d'une grande souffrance dont l'idée se profile aussi dans le premier vers de l'extrait analysé, notamment, à travers l'expression métaphorique « vos yeux prophétisent une douleur ». Mais, de quelle souffrance parle-t-on ? Qui en est la victime ? Pour saisir les contours de ces interrogations, la connotation que prend l'adjectif possessif « vos » dans l'énoncé « vos yeux prophétisent une douleur » est plus que significatif. En réalité, renvoyant à plusieurs possesseurs, l'adjectif « vos » suppose un ensemble de personnes dont les yeux témoignent d'une douleur. La démarche du poète consiste donc en une exploration des profondeurs des âmes des victimes de cette grande souffrance évoquée. Doté du pouvoir de lire à travers les « yeux », comme dans un miroir, le poète se pose en psychanalyste. Il décèle, dans les yeux de ce groupe de personnes préfigurant les peuples noirs, la grande souffrance qui les accable. Le soupçon porté sur des éventuels peuples noirs se trouve conforté par les substantifs « négriers » (4^{e} vers) et « nègres » (5^{e}

vers). Les deux rappellent implicitement un pan de l'histoire desdits peuples martyrisés et brisés par des siècles de domination et d'assujettissement.

En effet, en parlant d'une mer qui obéit « aux seuls négriers » et de nègres qui « s'y laissaient prendre », Tchicaya U Tam'Si redessine les contours de l'histoire de la traite négrière. Le fait de se laisser « prendre » inspire l'idée d'un traquenard dans lequel tombaient des infortunés nègres dont la part d'humanité, symbolisée, ici, par la magie « de leurs sourires » innocents, ne pouvait attendrir leurs bourreaux. Quant à l'énoncé « coup de pieds au ventre », il est l'expression de la maltraitance dont les Noirs étaient victimes de la part des négriers. L'on voit donc se profiler, à travers le lexique « négriers », « nègres », « tocsin », « coup de pieds », des siècles de terreur, de souffrance et de maltraitance et de domination, fruit d'une funeste entreprise commerciale qui « ... broiera l'Afrique pendant quatre cents ans » (D. Ngoïe-Ngalla, 2015, p. 18).

Dans les vers de Tchicaya U Tam'Si, les séquences annonçant la traite négrière alternent avec celles rappelant l'esclavage et la colonisation des peuples noirs. Il arrive même, bien souvent, qu'elles se confondent. Et, le poète en parle parfois comme l'on parlerait de sa propre vie, en usant de la première personne du singulier. Dans le recueil Feu de brousse, à travers les vers du poème « Contre destin », l'on peut lire :

> […]ébène ebony blues
> chant toujours rage
> il n'y a plus de soleils couchants
> il n'y a l'herbe vorace
> il y a le feu plus vorace
> les peines poilues des bras pauvres
> […] (U T. Tchicaya, 2013, p. 94)

Cri de désolation, l'énoncé « ébène » exprime, de façon imagée, toute l'épouvante qu'inspire l'esclave de l'homme noir. Le substantif « blues » s'inscrit dans la même perspective. Il conforte l'idée même de l'esclavage enduré par les Noirs et de la souffrance qui le caractérisait. En fait, les blues incarnent une part de l'histoire de cet esclavage en Amérique. Ils sont, comme les négros spirituals, une évocation de la souffrance des Noirs. Si les négros spirituals sont des chansons relevant de la religion, notamment de la foi évangélique, les blues, eux, sont des chansons profanes. L'énoncé « chant toujours rage » (2^{e} vers) est l'expression de la révolte que couvent subtilement ces chansons qui, à la l'église, comme dans les champs, alternent entre le désespoir et l'espérance. En effet, comme les négros spirituals, les blues relatent la souffrance de l'esclave, la rigueur des mauvais traitements dont il est victime, ainsi que la dureté des conditions du travail forcé dans les maisons des maîtres blancs et dans les champs de coton et de canne à sucre. Les constructions métaphoriques « herbe vorace », « feu plus vorace » et « peines poilues » sont une peinture désespérée de la dureté de leur vie d'esclave, des douleurs qui les rongent au plus profond d'eux.

En réalité, Tchicaya U Tam'Si a de la peine à réaliser que des hommes qui se disaient civilisés aient eu à faire subir de telles atrocités à d'autres hommes. Il dit sa désolation en ces termes :

> […]je confesse
> j'ai eu des vices
> mais ai-je pu
> supporté
> qu'on batte les enfants
> leurs pères et mères
> devant les uns les autres
> […](U T. Tchicaya, 2013, p. 94-95)

L'aveu du poète, « je reconnais/j'ai eu des vices », participe de la rhétorique. Il relève de la dérision. L'adverbe de négation « mais » vient atténuer la notion de vices en apportant une nuance entre les faiblesses morales de l'homme noir et la cruauté des oppresseurs blanc qui, pendant la traite, l'esclavage et la colonisation, ont battu « les enfants » et « leurs pères et mères/devant les uns les autres ». Le poète vise à montrer la cruauté et le cynisme de l'oppresseur. Il tente aussi de montrer que le traumatisme lié au passé de l'homme noir est tel que, plusieurs siècles après l'abolition de l'esclavage et la fin de la colonisation, les descendants des anciennes victimes ont, où qu'ils soient, hérité des peurs et des traumatismes subis par leurs ancêtres :

> « Ces mânes un matin tout leur fut un désastre
> Je fuis de leur panique et meurs de leur tristesse » (U T. Tchicaya, 2013, p. 190)

Fuir « de leur panique » et mourir « de leur tristesse » sont, ici, deux constructions métaphoriques exprimant la transmission du traumatisme de génération en génération. Elles permettent de dessiner les contours d'une série de drames liés à un passé toujours présent, tellement il a marqué les esprits. Par ailleurs, Tchicaya U Tam'Si cherche à établir des responsabilités dans cette histoire dramatique de l'homme. C'est ainsi qu'il essaie d'épingler la complicité coupable du christianisme en rappelant :

> […]Je ne verrai plus mon sang sur leurs mains :
> c'est juré
> Le monologue d'une vertèbre
> (C'était déjà la mienne, jadis)
> Le monologue d'une vertèbre
> Ne fait pas délirer la chrétienté
> Qui a tort d'être fourbe
> […] (U T. Tchicaya, 2013, p. 203)

Les douleurs liées au passé sont, dans cet extrait, représentées de façon métaphorique par « le monologue d'une vertèbre ». Cette métaphore suggère l'idée d'un craquement d'os sous l'effet des violences physiques subies par les Noirs au vu et au su de tous, y compris des chrétiens dont la fourberie est dénoncée par le poète. La cible désignée dans cette dénonciation est surtout l'Eglise catholique romaine :

> […]Et puis l'église a été le sommeil
> Et puis la dîme !
> Et puis la dîme !
> Trois cents livres d'hévéas l'an !
> Mains extraites des bras : Quota !
> Bras extraits de l'œil : Quota â ![…]
> Jamais la vie ne s'est tant usé le ventre
> à se monter la tête de tout pour une dîme !
> […] (U T. Tchicaya, 2013, p. 202)

Le sommeil de l'église peut être, dans ce contexte, assimilé aussi bien à un silence coupable, qu'à un endoctrinement qui fait que les gens sont insensibles aux atrocités que subissent les Noirs. Tant que les esclavagistes et autres colons cruels versent leur dîme, l'Eglise leur garantit le silence et le secret sur leurs actes ignobles. Les énoncés « cent livres d'hévéas » (3e vers) et « mains extraites des bras » permettent d'évoquer la colonisation et de faire le lien entre les activités économiques et les pratiques cruelles qui avaient cours à l'époque pour forcer les Noirs à travailler pour l'enrichissement du colon blanc. Ils rappellent, entre autres, les cruautés subies par les indigènes de l'époque, notamment au Congo belge où les employés du roi Léopold II s'étaient montrés plus que cruels. La complicité de l'église est telle que Tchicaya tente n'analyser le cheminement pénible de l'homme noir en le comparant à celui des Juifs. Il essaie aussi de comprendre les rapports entre les Noirs et le Christ en insistant sur le fait qu'au nom du Christ, l'église chrétienne et le colon blanc ont assujetti des hommes qui ne demandaient qu'à vivre leur différence en paix. Ainsi, s'adressant au Christ, il écrit :

> […]Je fus Juif errant
> Pour te trahir toi qui m'avais trahi
> On m'a déjà tué en ton nom
> trahi puis vendu
> […] (Tchicaya, 2013, 210)

Le Christ n'est pour Tchicaya U Tam'Si qu'une figure-prétexte. Les paroles qu'il lui adresse visent à rappeler ce que le poète et ceux de sa race ont subi, au nom du Christ, c'est-à-dire la traite, l'esclavage et la colonisation. Le poète insiste sur le fait que Juif et Noir sont liés et peuvent constituer une communauté d'âmes unies par leur passé de souffrance. L'expression métaphorique « je fus Juif

errant » s'inscrit dans cette perspective. Elle renforce l'idée d'un destin commun entre Noir et Juif.

L'énoncé « je fus Juif errant » s'inscrit aussi dans la perspective d'une perte de repères, d'une errance, d'une perdition, notamment pour les Noirs chez qui la perdition se traduit par la traite qu'ils ont subie, et qui transparaît dans les énoncés « on m'a déjà tué […]/ trahi puis vendu ». L'affirmation « trahi puis vendu » est une figuration de l'esclavage des Noirs dont le poète recherche les causes en interrogeant le Christ : « Dis-moi en quelle Egypte mon peuple a ses fers aux pieds » (Tchicaya, 2013, 208).

L'énoncé « fers aux pieds » est ici une représentation métaphorique permettant de parler d'esclavage, de privation de liberté et de souffrance liée à des blessures à la fois physiques, psychologiques et morales. L'Egypte c'est aussi l'évocation d'un parcours douloureux pour les peuples noirs. C'est ce qui se dessine lorsque, plus insistant, le poète invite le Christ à le rejoindre :

> Marche sur ce chemin de mon peuple où je boite
> Tu me diras en quelle Egypte geint mon peuple (Tchicaya, 2013, 209)

La Sainte Bible représente l'Egypte comme le lieu où, sous l'instigation de Pharaon, les Hébreux endurèrent d'atroces souffrances. Cela se lit, entre autres, dans Exode 3 : 7 : « L'Éternel dit : J'ai vu la souffrance de mon peuple qui est en Egypte, et j'ai entendu les cris que lui font pousser ses oppresseurs, car je connais ses douleurs ». Ainsi, en disant « mon peuple », comme le fait Dieu dans cet extrait du livre de l'Exode, le poète définit son rapport d'appartenance à ce peuple tout en s'affichant comme son défenseur. Par-delà les jeux de mots, le toponyme Egypte permet à Tchicaya U Tam'Si d'établir un lien de cause à effet. Si l'Égypte est le coupable dans la souffrance qu'endurèrent les Hébreux, le poète veut que Christ lui dise le nom du coupable de celle qu'endure jusqu'à ce jour le peuple noir, spolié de ses ressources. La réponse à son interrogation se laisse deviner : Tchicaya accuse les chrétiens, c'est-à-dire ces hommes et ces femmes qui non seulement se prévalent de Christ, mais aussi se sont servis de la figure christique pour asseoir leur domination et celle de l'Occident sur des peuples considérés comme inférieurs.

Ainsi, pour Tchicaya U Tam'Si, la période de l'esclavage et celle de la colonisation des Africains sont pareilles à celle où le Christ a vécu. Le poète se voit donc en missionné du peuple comme le Christ est celui du Père. Ainsi explique-t-il dans un entretien avec Jacques Rancourt : « « Je viens du Père » : je comprends « je viens du peuple », celui que Caïphe et les autres docteurs de la Loi, les négrologues d'alors, endormaient dans une soumission aveugle à l'occupant tant que leurs privilèges étaient préservés » (U T. Tchicaya, 1976, p. 140). Le substantif Caïphe et l'expression « docteurs de la Loi » se prêtent à lire comme des mots-images représentant les ecclésiastiques, ces dirigeants de l'Eglise chrétienne qui endorment les assujettis au profit de leurs bourreaux.

2. Les conséquences des drames du passé sur l'homme noir

Tchicaya U Tam'Si ne se contente pas de déplorer le mauvais héritage de la traite, de l'esclavage et de la colonisation et d'accuser le silence et la complicité du christianisme. Il peint des peuples noirs, partout en perte de repères, mais qui tentent, du mieux qu'ils peuvent, de réunir leur être disloqué et dispersé et à reconquérir leur dignité :

> […]J'ai longtemps été sans mémoire
> puis le couac
> comme une machine infernale sur ma tête !
> […]bras et corps poings levés !
> corps et âmes poings levés !
> des gens, poitrail au vent
> sortent leurs corps du silence des nuits
> pour le battre contre l'écume
> ceux qui étaient sans pitance ont un chemin
> […] (U T. Tchicaya, 2013, p. 158)

Les énoncés « poings levés », dans le quatrième et cinquième vers, et « poitrail au vent », dans le sixième, annonce à la fois un réveil, une révolte et une revendication. Le champ lexical « bras », « corps », « poings », « âmes » et « poitrail » témoigne d'un engagement total et tous azimuts des Noirs sur le chemin de la reconquête de leur liberté, de leur dignité d'homme et de leur humanité niée. Au-delà de cette reconquête, le poète révèle des hommes noirs désireux d'humaniser leurs rapports avec les autres peuples du monde. Ainsi écrit-il :

> Je ne verrai plus mon sang sur leurs mains
> J'oublie d'être nègre pour pardonner cela au monde (U T. Tchicaya, 2013, p. 203)

Non sans sarcasme, Tchicaya U Tam'Si évoque implicitement l'idée du pardon. Le fait de ne plus voir « mon sang sur leurs mains » le supposer. L'adjectif possessif « leur » se prête à lire comme une désignation du bourreau blanc négrier, esclavagiste et colonisateur que le poète ne nomme qu'implicitement. Oublier « d'être nègre » peut bien être interprété comme le fait d'ignorer les insultes racistes, de façon à faire la paix avec soi et avec l'autre.

Il faut, cependant, reconnaître que la réparation de l'être déchiré de l'homme noir n'est pas facile. Ces rapports avec les autres races humaines qui peuplent le monde demeurent difficiles du fait de son passé et des conséquences fâcheuses que celui-ci a engendrées. Pour le poète, l'homme noir vit encore dans une jungle :

> […]il avait l'âme mûre
> quand quelqu'un lui cria
> sale tête de nègre
> depuis il lui reste l'acte suave de son rire,
> et l'arbre géant d'une déchirure vive
> qu'était ce pays qu'il habite en fauve

derrière des fauves devant derrière des fauves
[…] (U T. Tchicaya, 2013, p. 77)

L'expression « sale tête de nègre » (3e vers) traduit non seulement une insulte raciste, mais aussi le racisme dans son ensemble. Elle permet au poète d'évaluer l'incidence de la pratique même du racisme sur l'homme noir, ainsi que d'établir le fait qu'au-delà du rire sarcastique que les Noirs opposaient à cette insulte, le racisme demeure une blessure jamais cicatrisée, « une déchirure [encore] vive » (5e vers). La conséquence de cette déchirure est que, de l'intérieur, comme de l'extérieur, l'homme noir se voit encore comme dans une jungle, au mieux des fauves, où il mène une vie de fauve. C'est dans cette perspective que s'inscrit la métaphore de « ce pays qu'il habite en fauve/ derrière des fauves devant derrière des fauves ».

Pour tout dire, Tchicaya U Tam'Si peint le Noir comme un homme condamné à vivre avec des réflexes d'un animal traqué qui doit se battre pour sa survie, qui répond à la violence par la violence, et va jusqu'à s'acharner sur ses frères de race que son passé de traumatisme lui a appris à regarder avec méfiance. Dans ce tableau sinistre, le poète représente, à titre indicatif, deux régions. Il y a, d'un côté, l'Afrique, de l'autre, l'Amérique. L'Afrique est perceptible à travers les vers ci-après, dans lesquels le poète dévoile subtilement les conséquences de la colonisation :

[…]le kota n'aime plus téké
qui n'aime plus le vili
qu'ignore le kassaï
ils ont la chrétienté qui les rattache à Rome
[…](U T. Tchicaya, 2013 ; p. 111)

A travers l'énumération des noms kota, téké, vili et kassaï, qui désignent des groupes ethniques que l'on retrouve en République du Congo et en République démocratique du Congo, parfois à cheval sur la frontière entre les deux pays, Tchicaya U Tam'Si dévoile la division anarchique du continent africain en petits pays, avec des frontières imposées par l'Occident colonisateur. Il s'appuie sur le fait que ces frontières imposées ont favorisé la division des familles et des communautés qui vivaient en harmonie avant la colonisation et qui, avec le temps et à cause de politiques de séparation savamment orchestrées, vont commencer à se découvrir des différences et, finalement, à se haïr. Le poète déplore aussi le fait que le christianisme, vers lequel le colon blanc les a poussés, les rattache à Rome sans être capable de les amener à s'aimer entre eux et à s'accepter comme des frères. En ce qui concerne l'Amérique, le poète soulève des problèmes liés aux inégalités de classes et de races. Ainsi écrit-il :

[…]j'ai refait ma tête à toutes les nouvelles sciences
la chaise électrique…
j'en passe gagné mes nouveaux préceptes

le salariat est une prostitution comme
l'amour pour l'amour
donc pas d'amour sans lutte de race
[…] (U T. Tchicaya, 2013, p. 106)

Tchicaya U Tam'Si présente la situation encore difficile de l'homme noir dans la société américaine. Les inégalités liées à la race y sont suggérées à travers l'expérimentation de « nouvelles sciences » où le Noir fait office de souris de laboratoire. Si l'évocation de « la chaise électrique » fait penser à la peine de mort dont le nombre de victimes est constitué en grande partie de personnes de la race noire, « le salariat » symbolise les inégalités de traitement dans le monde du travail où la couleur noire de votre peau ne vous garantit pas toujours un bon emploi. Et même quand vous en avez un, la couleur de la peau ne vous garantit pas toujours un salaire égal à celui que l'on offrirait à une personne d'une autre couleur. Le poète dénonce ainsi l'exploitation de l'homme noir en la présentant non seulement comme du proxénétisme, mais aussi comme du racisme. La métaphore « le salariat est une prostitution », ainsi que la boutade « pas d'amour sans lutte de race », confortent l'idée de proxénétisme et racisme.

Conclusion

En définitive, la présente étude portait sur la poétisation des faits liés au passé dramatique de l'homme. Elle visait à analyser et à interpréter les traces de la traite négrière, de l'esclavage et de la colonisation dans la poésie de Tchicaya U Tam'Si. Elle visait ainsi cerner les conséquences dues à ce passé traumatisant sur l'homme noir, et à montrer comment le poète ravive la mémoire collective, par le jeu de la poétisation du fait historique. Pour répondre aux interrogations suscitées par notre problématique, nous avons fondé nos réflexions sur trois hypothèses. D'abord, chez Tchicaya, les faits liés à l'histoire se manifestent sous forme de bribes de souvenirs. Ensuite, pour le poète, l'Eglise, notamment l'église catholique romaine, a une part de responsabilité dans les drames vécus par l'homme noir. Enfin, le racisme et les inégalités sociales sont, entre autres, conséquences de ces drames du passé.

Au terme de nos analyses, nous affirmer que nos hypothèses se vérifient. La poésie de Tchicaya est un véritable réceptacle de la mémoire collective. Cette mémoire se nourrit de bribes de souvenir, mais aussi de bribes de connaissances historiques tantôt amplifiées par le jeu de l'hyperbole, tantôt revisitées par le poète qui les tourne en dérision et les adapte à son propre vécu qu'il présente comme tout aussi dramatique que celui des hommes de sa race. Le poète dénonce le silence coupable des chrétiens et de l'église catholique romaine devant les atrocités que l'Occident chrétien faisait subir aux Noirs. Il est indigné par l'incapacité du christianisme à faire régner l'amour entre des hommes qui ont la foi chrétienne en partage au-delà de leur différence de peau et de culture. Il déplore, par ailleurs, les conséquences de ce passé dramatique sur l'homme noir, en insistant sur la perte de repères des peuples noirs du fait d'un traumatisme

collectif qui, comme un mauvais héritage, se transmet de génération en génération.

Ainsi, présentant sa propre poésie[5] comme « un bric-à-brac » et, surtout, comme une « lave qui descend d'une colline, qui ne choisit pas un itinéraire et vraiment ramasse tout sur son passage », Tchicaya U Tam'Si donne à ses écrits poétiques le ton d'un témoignage. Il poétise à souhait les faits liés à l'histoire dans le but de raviver la mémoire collective des peuples noirs sur leur passé commun, car comme le dit Jean-Pierre Makouta-Mboukou (1985, p. 16) : « […] le miracle d'un peuple, c'est son histoire. C'est elle qui l'explique, c'est par elle qu'il s'explique et s'éternise ». Et même quand ce peuple n'existe plus, c'est encore son histoire qui témoigne de son existence passée.

Pour mieux saisir les profondeurs des vers de Tchicaya U Tam'S, une étude étendue à d'autres faits liés à l'histoire de l'humanité, dans son ensemble, serait sans doute d'un grand intérêt. Elle permettrait à coup sûr de rendre compte des enjeux de la poétisation des traces de l'histoire dans l'ensemble de l'œuvre de ce poète comme « un homme de rêve et de passion » (L. S. Senghor, cité par T. Monénembo, 2008, p. 31).

Références bibliographiques

ABOMO-MAURIN Marie-Rose (dir.), 2010, *Tchicaya ou l'éternelle quête de l'humanité de l'homme*, Paris, L'Harmattan.

AMURI MPALA-LUTEBELE Maurice, 2008, *Le testament de Tchicaya U Tam'Si*, Paris, L'Harmattan.

ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain, 2002, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF.

BLANCHERE Jean-Claude, SOW FALL Aminata, 1977, *Les genres littéraires par les textes. Méthodes critiques, expression théâtrales*, Dakar-Abidjan, Les Nouvelles Editions Africaines.

CABANES Jean-Louis, LARROUX Guy, 2005, *Critique et théorie littéraires en France (1800-2000)*, Paris, Editions Belin.

CHEMAIN Roger, 1979, CHEMAIN-DEGRANGE Arlette, *Panorama critique de la littérature congolaise contemporaine*, Paris, Présence Africaine.

FAYOLLE Roger, 1964, *La critique*, Paris, Armand Colin.

GODARD Roger, 1985, *Trois poètes congolais. Maxime N'Debeka, J.Baptiste Tati Loutard, T.U. Tam'si*, Paris, L'Harmattan.

MAKOUTA-MBOUKOU Jean Pierre, 1985, *Les grands traits de la poésie négro-africaine. Histoire – Poétiques – Significations*, Abidjan, Dakar, Lomé, Les Nouvelles Editions Africaines.

[5] Propos rapportés par Boniface Mongo-Mboussa (p.15), préface du volume *J'étais nu pour le premier baiser de ma mère*.

MONENEMBO Tierno, 2008, « L'isolé soleil », *Notre Librairie*, Revue des littératures d'Afrique, des Caraïbes, de l'Océan indien, n°171, octobre-décembre, « Tchicaya passion », p. 29-33.

NGOÏE-NGALLA Dominique, 2015, *Propos sur l'Afrique*, Paris, Bajag Meri.

RICŒUR Paul, 1969, *Le conflit des interprétations. Essai d'herméneutique*, Paris, Seuil.

TATI LOUTARD Jean-Baptiste, 2003, MAKITA Philippe, *Nouvelle anthologie de la littérature congolaise*, Paris, Hatier International.

TCHICAYA U Tam'Si, 1976, « Entretien avec Jacques Rancourt », *Poésie I*, Paris, Librairie Saint-Germain-des-Prés.

TCHICAYA U Tam'Si, 2013, *J'étais nu pour le premier baiser de ma mère*, Paris, Editions Gallimard.